

**LE ROSE EST UNE
COULEUR FROIDE**

Cléo Ballatore

**LE ROSE EST UNE
COULEUR FROIDE**

DE LA MÊME AUTRICE

Ne jamais coucher avec son boss
2021, aux éditions HarperCollins

L'aile froissée de la libellule
2023, aux éditions Nanette Valentini

Le code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article L.122-4) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.425 et suivants du code pénal. Pour demander une autorisation ou pour toutes autres demandes d'informations, merci de contacter Cléo Ballatore.

ballatore.cleo@yahoo.fr

Copyright© Cléo Ballatore

Illustration et couverture ©2LI (www.2li.fr)

ISBN : 979-10-424-3763-3

Vous avez envie de rejoindre ma communauté et de découvrir des nouvelles inédites et gratuites ?

Abonnez-vous à ma newsletter : www.cleoballatore.com

En attendant, vous pouvez déjà profiter des bonus qui vous attendent à la fin de ce livre.

*« Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés
Ils ont été trop clairsemés
Je crois le vent les a ôtés
L'amour est morte »
Rutebeuf*

*« L'avenir nous tourmente, le passé nous retient,
c'est pour ça que le présent nous échappe. »
Gustave Flaubert*

AVANT-PROPOS

Le village de Lansbridge ainsi que son Wilcombe Crescent dans la région de Bath sont imaginaires. Le lieu, les personnages et les situations sont entièrement nés de l'imagination de l'auteure. Et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé, ou des lieux ou des situations serait totalement fortuite.

PROLOGUE

L'air embaumait le parfum des fleurs, mais Charlotte, 16 ans, n'y était pas sensible. Elle marchait d'un pas vif, les mains dans les poches, les poings serrés. La brise s'infiltrait à travers son blouson en jean, mais ne parvenait pas à la rafraîchir. Elle avait les joues rouges et le front moite. Elle était en colère. Elle traversa la route qui séparait les maisons cossues de Wilcombe Crescent du parc. À cette heure, Magda, sa belle-mère, devait se débattre entre le biberon à donner à Lucas, 18 mois, et les coquillettes à faire avaler à Amanda, trois ans. Sa petite sœur adorait saisir des poignées de pâtes avec ses menottes et les balancer par terre du haut de sa chaise haute. Et, bien sûr, c'était à elle, l'aînée des enfants, de tout nettoyer à la fin du repas. Charlotte fut soulagée à l'idée d'avoir échappé à cette corvée pour ce soir.

Elle traversa l'allée principale du parc, et aperçut dans le jour mourant le *Temple*, un bâtiment de style néo-classique qui dominait le jardin du haut de la butte. De forme rectangulaire, le *Temple* était doté de cinq colonnes cannelées qui supportaient un toit en terrasse. À l'origine, un dôme avait été dessiné par l'architecte, mais ce projet avait été enterré, faute de moyens financiers. À la place, on avait construit une serre en bois et en verre, qui était très vite tombée à l'abandon. Les malheurs du monument faisaient la joie des jeunes des alentours. Ils avaient pris l'habitude de se retrouver sur le toit, et de se dissimuler

sous l'enchevêtrement des plantes sauvages de la serre pour boire et fumer. C'est sur cette terrasse qu'attendait la personne à qui Charlotte avait donné rendez-vous. Un visage familier s'esquissa devant ses yeux, et elle serra ses poings dans ses poches, à nouveau. Sa colère s'était allumée quand elle avait découvert de quoi était capable cet individu. Depuis, son indignation ne l'avait plus quittée. Son corps était tendu comme la corde d'un archet, et son esprit ne lui laissait pas de repos. Un monologue intérieur alimentait ce brasier. Charlotte aurait dû essayer de penser à autre chose, mais elle n'y arrivait pas.

Une fois devant le bâtiment, elle ouvrit la grille qui entourait le *Temple*. Elle n'était jamais fermée à cette heure. Charlotte monta les quelques marches, effleura de sa main une colonne, et poussa les lourdes portes de bronze piquées de vert-de-gris. Elle entra dans une pièce rectangulaire aux murs recouverts de fresques dans le style de Pompéi. Les artistes avaient utilisé le pourpre, la couleur des toges romaines. Les derniers rayons de soleil pénétraient par l'oculus, cette ouverture centrale circulaire du plafond. Charlotte eut l'impression de plonger dans une cuve aux parois ensanglantées. Elle frissonna.

Je suis trop sensible. Je dois être forte.

C'est ce que lui répétait toujours sa mère. La tristesse lui serra le cœur, comme à chaque fois qu'elle évoquait cette dernière. Puis ses pensées dérivèrent vers Olivier. C'était un camarade de lycée, et son premier amour. C'était pour lui qu'elle avait composé ces chansons dont elle était si fière : ces mélodies joyeuses qui reflétaient ce sentiment neuf, beau et pur qui les unissait. Olivier était la plus jolie chose qui lui soit arrivée depuis que sa mère l'avait abandonnée. Cette dernière était tombée amoureuse d'un joueur de polo argentin. Charlotte se rappellerait toujours ce moment où, alors qu'elle était en train de gratter les cordes de sa guitare, sa mère était entrée dans sa chambre. Elle revenait du manège, imprégnée de l'odeur un peu âcre des chevaux que Charlotte adorait et qu'elle associait à sa maman toujours si belle et si élégante. Elle se trouvait elle-même

trop potelée et elle n'aimait guère son visage en forme de lune ainsi que ses yeux bleus ronds et naïfs. Elle aurait donné tout ce qu'elle possédait à cette époque pour lui ressembler, pour avoir cette silhouette svelte, cette longue chevelure châtain, ces mains déliées, cette assurance. Charlotte l'admirait de tout son cœur. Sa mère lui avait lancé :

— Ma chérie, je vais partir m'installer en Argentine avec Alfonso. Tu es une grande fille maintenant. Ça ne te posera pas de problèmes, n'est-ce pas ?

Charlotte n'avait pas su quoi répondre. Sa mère appartenait à la *Gentry*, cette classe sociale anglaise éduquée à ne jamais montrer ses sentiments. La jeune fille s'était retenue pour ne pas éclater en sanglots, car sa mère aurait levé un sourcil, surprise par cette sensibilité qui jaillissait de sa fille toujours au plus mauvais moment. Elle ne savait jamais comment réagir. Puis elle était sortie de sa chambre et de sa vie. Charlotte avait entendu ses bottes de cavalière au cuir souple crisser sur les marches de l'escalier. Bruit qu'elle associait désormais à sa mère. Cette dernière avait dû rester encore quelques jours à la maison après cette scène, mais Charlotte ne s'en souvenait pas. Cette période de sa vie était confuse, comme si un voile épais la recouvrait. Ensuite, ils avaient accusé le choc avec son père, enfermés dans leur chagrin. Ils se parlaient peu, mais elle s'était sentie utile. Sa mère partie, son père avait besoin d'elle. Puis Magda était entrée dans leur vie. Sa belle-mère était gentille, mais elle n'avait pas beaucoup de temps à lui consacrer. Le grand appartement était maintenant plein comme un œuf et bruyant. Ils formaient une famille « recomposée ». Les magazines regorgeaient d'articles dégoulinants de bienveillance sur cette récente évolution de la société. On présentait le mode de fonctionnement de ces tribus comme un nouvel éden où chacun aurait retrouvé son équilibre. Quelle foutaise ! Chez les Wilson, les parents étaient débordés, coincés entre deux bébés braillards et une adolescente boudeuse. Quant à Charlotte, elle ne savait plus où était sa place. Heureusement, elle avait la musique. C'était son refuge.

Il lui suffisait de pincer les cordes de sa guitare pour oublier ses peines et ses chagrins. Les mélodies qu'elle composait oscillaient entre la mélancolie et la colère. Elle s'en était rendu compte quand elle avait rencontré Olivier. D'un coup, des notes allègres étaient apparues comme par magie sous ses doigts. Jusque-là, elle aimait le rock. Cette musique, qui charriait la révolte des adolescents depuis plusieurs générations, résonnait en elle. Elle pouvait hurler sa peine d'avoir été abandonnée, sa douleur et son mal-être. Puis, avec Olivier, ils avaient découvert la techno, une musique qui semblait froide et industrielle, mais qui était en fait une invitation au bonheur.

Avec un serrement au cœur, elle pensa à Olivier, à ses yeux noisette d'une couleur si chaude et à sa chevelure ébouriffée qu'elle adorait caresser. Elle l'aimait, mais il l'avait quittée, lui aussi. Et, depuis leur rupture, ce sentiment d'avoir tout raté ne la lâchait pas. Et quelqu'un avait alors profité de sa faiblesse. Elle le comprenait maintenant, mais c'était fini. Une nouvelle Charlotte s'était éveillée. À sa grande surprise, une envie d'en découdre l'avait traversée. Elle n'allait pas se laisser faire.

Soudain, elle sursauta. On aurait dit des bruits de pas qui provenaient de l'extérieur du bâtiment. Était-ce Laure ? Charlotte avait demandé à son amie, Laure, de venir la retrouver. Les deux copines, pourtant inséparables, s'étaient brouillées et, ces dernières semaines, elles ne se parlaient plus. Mais Charlotte savait qu'elle pouvait compter sur son amie.

Elle fait la tête, mais je la connais. Elle ne me laissera pas tomber...

Elle tendit l'oreille, immobile au milieu de la salle du *Temple*, mais le bruit avait cessé. Seul le silence de la nuit l'enveloppait. Elle secoua la tête. Elle était trop nerveuse. Charlotte avança vers l'ouverture taillée dans le mur du fond. Par là, on accédait à l'escalier qui conduisait à la terrasse. La jeune fille passa la porte, et s'arrêta net à la vue de l'escalier en colimaçon. La cage d'escalier était si étroite que les marches du haut se fondaient dans un noir absolu. Son ombre démesurée se projeta sur le mur

humide. Un frisson la traversa. Elle n'aimait ni cet escalier ni la meurtrière qui jetait une lueur tremblotante sur les marches fendillées. Elle aspira une grande goulée d'air, et commença son ascension vers la terrasse. Elle respirait avec difficulté comme si elle s'enfonçait dans un boyau de plus en plus étroit.

Tu dois être forte, se répéta-t-elle.

Un peu plus tard dans la soirée, un couple, qui habitait à Wilcombe Crescent, sortit pour promener son chien. Arrivés près du *Temple*, ils entendirent des cris. Ils distinguèrent une silhouette qui se débattait sur la terrasse. Puis cette dernière vola par-dessus la barrière et s'écrasa à leurs pieds sur le sol dur et froid. Frappés de stupeur, l'homme et la femme découvrirent alors une adolescente aux grands yeux ouverts. Une expression d'effroi figée sur son visage. Le sang, qui coulait de derrière sa tête, formait une auréole sombre autour de ses cheveux d'un blond vénitien.

Charlotte avait été précipitée du haut de la terrasse.

UNE ADOLESCENTE RETROUVÉE MORTE À LANSBRIDGE

The Daily, 25 mai 1997

Le corps, découvert mardi soir dans le parc de Wilcombe à Lansbridge, a été identifié comme étant celui de Charlotte W. La jeune fille habitait Wilcombe Crescent, un ensemble de maisons victoriennes disposées en arc de cercle, situé en face du parc. Elle avait 16 ans.

La cause du décès est une chute du haut de la terrasse du *Temple*, ce bâtiment néo-classique édifié dans le parc, devenu un lieu de rendez-vous pour la jeunesse dorée. La police s'intéresse à son ex-petit ami, et interroge ses proches. Il semblerait que les deux adolescents se soient violemment disputés la veille à la sortie du lycée. De nombreux camarades les ont vus.

Suite au divorce de ses parents, Charlotte W. était devenue «une adolescente à problèmes». Douée pour la musique, elle appartenait à un *girls band*, les *Lovely Bitches*, un groupe de quatre filles qui avait donné un concert fin avril au *Old Green Tea*, le pub de Lansbridge.

Charlotte était l'aînée d'une fratrie de trois enfants.

LE MEURTRIER DE L'ADOLESCENTE A ÉTÉ ARRÊTÉ

The Daily, 10 juin 1997

La Police a arrêté hier soir, à son domicile, l'adolescent qui aurait causé la mort de son ancienne petite amie, Charlotte W. Olivier F. est accusé de meurtre. Il sera jugé à huis clos comme le prévoit la procédure pour les mineurs.

Olivier F. appartenait à cette jeunesse dorée qui se croit au-dessus des lois. Son dossier est déjà bien rempli alors qu'il n'a que 17 ans. Il avait été exclu de sa dernière *private school* pour détention de drogue. L'été passé, il avait pris le volant pour rentrer chez lui alors qu'il sortait d'une soirée et qu'il était ivre. Il avait perdu le contrôle de son véhicule. La jeune fille, qui était à ses côtés, avait été gravement blessée.

Olivier serait soupçonné d'avoir voulu se venger, car Charlotte W. avait repoussé sa tentative de réconciliation. Il aurait même affiché des photos de nu de Charlotte W. sur le vestiaire des garçons de l'équipe de football. Ces photos intimes avaient été prises quand les deux adolescents sortaient ensemble. Magda Wilson, la belle-mère de Charlotte, s'est confiée à notre journaliste.

« C'était affreux. De nombreux garçons du lycée ont tagué des insanités sur la porte du vestiaire de Charlotte. Elle recevait des messages privés atroces, des photos à vomir. Elle avait même dû changer de numéro de téléphone. Elle était fragile ces derniers temps. Elle était tombée au fond du trou. Avec son père, on avait peur qu'elle se suicide. Je ne pardonnerai jamais à Olivier. Jamais. »

La famille d'Olivier n'a pas souhaité faire de commentaires.

LA VIE SECRÈTE DES FILLES DU WILCOMBE CRESCENT

Lansbridge, mai 1997
Extrait du journal de Laure

Charlotte est morte. Elle est tombée du haut de la terrasse du Temple. La police dit qu'Olivier l'a poussée.

J'ai été interrogée au même titre que mes amies, mais nous n'avions pas grand-chose à raconter. Pendant que l'inspecteur me posait ses questions, la seule idée qui me traversait la tête était que c'en était fini des Lovely Bitches. Nous ne jouerions plus jamais ensemble, nous n'enregistrerions jamais un album mythique, nous ne deviendrions jamais aussi célèbres que les Spice Girls. Nous étions quatre. Mia, la fille de la concierge de Wilcombe Crescent, que certains surnommaient dans son dos la petite chose, Victoria, qui cohabitait toutes les cases qui comptent quand on a 16 ans : la beauté, le sex-appeal et le fric, moi, Laure, la petite « Frenchie », venue passée un semestre dans un collège anglais, et Charlotte bien sûr.

La police nous a demandé : qui sont les coupables ? Qui sont les témoins ?

Nous n'avons pas répondu. Je dirais que tout le monde a été témoin, et, donc, que tout le monde est coupable, à des degrés divers bien sûr.

I.
DISSONANCES

1

Leeds, avril 2012

Laure

Je n'aime pas retourner sur les lieux où j'ai vécu. Je fuis ces souvenirs qui me lient à des maisons et à leurs habitants. Comme cette demeure de Wilcombe Crescent en Angleterre où j'ai séjourné, quand j'étais adolescente, chez ma cousine et sa famille. À cette époque, je voulais être une pop star, quelqu'un qui scintille dans la nuit, adorée par des millions d'inconnus. Pourquoi désirais-je devenir une idole ? Je crois qu'à ce moment de ma vie, je n'ai jamais approfondi mes motivations. Nous baignions avec mes copines dans le mouvement culturel *Cool Britannia*, les *Spice Girls* étaient notre modèle, le *Girl Power* notre quête. Il ne me serait jamais venu à l'idée que je pourrais un jour devenir journaliste, et écrire au sujet de Charlotte. Et pourtant, je travaille aujourd'hui pour un de ces quotidiens régionaux, *The Courier*, qui survivent grâce aux subventions et à des coupes régulières dans leur effectif. Scotchée à la rubrique des faits divers, j'épluche chaque matin les rapports de police à la recherche de la perle rare enfouie dans la boue qui, habilement exploitée, pourrait propulser le journal à la place qu'il devrait occuper, *dixit* Sam, mon rédacteur en chef. Ensuite, je téléphone à mes contacts : des flics qui se morfondent

dans l'attente d'une promotion, des avocats commis d'office qui tirent le diable par la queue et des collègues relégués comme moi au fin fond de la page des faits divers.

Ce matin, quand je pousse la porte du journal, j'arbore un sweat bleu marine délavé, orné d'une tâche de javel ronde située en plein milieu de la poitrine, et d'un accro près du poignet. Surprise par la chaleur en ce début d'avril, je me suis mise à transpirer sous ma doudoune, à peine sortie de chez moi. Déjà en retard, je suis remontée en quatrième vitesse et j'ai échangé mon blouson matelassé contre le premier vêtement qui m'est tombée sous la main, ce vieux sweat... celui que je réserve pour mes soirées Netflix. Je salue d'un bonjour sonore mes collègues déjà à l'œuvre sur le plateau. Ce dernier est de plus en plus dégarni. Le dernier wagon de licenciements du début d'année a laissé des traces : des sièges vides, des tables vierges de papiers, des écrans d'ordinateur éteints et un silence aussi morbide que dans un cimetière. Je m'installe dans mon box. Mon article du jour traite du suicide d'une adolescente harcelée par trois de ses camarades de classe. Devenue le souffre-douleur de cette bande, la jeune fille s'est jetée dans la rivière Aire. Je dois écrire cinq cents mots. À la lecture des premiers éléments de l'enquête, comme un peintre qui se recule de quelques pas pour observer un tableau, je saisis la vue d'ensemble. Une relation entre adolescents qui se dégrade et finit en tragédie. Cette histoire a un côté déjà-vu. Je découvre que le smartphone de la jeune fille a été piraté, et que des photos intimes d'elle ont été diffusées sur les réseaux sociaux. À mon époque, nous avions des appareils photo argentiques avec une pellicule *Kodak* ou *Fuji* à l'intérieur, des photos imprimées sur du papier couché mat ou brillant et des bipers pour communiquer. La technologie a évolué, mais cette histoire m'est étrangement familière.

Quand je lève la tête, j'aperçois Sam, debout dans l'embrasement de la porte de son bureau, une bulle de verre accolée contre le mur près de l'entrée. Il me fait un signe de la main. Je me lève, tire nerveusement sur les manches de mon sweat. On dirait qu'il

a rétréci au lavage. Il découvre mes poignets. Pendant que je m'installe sur la chaise en plastique, Sam inspecte mon pauvre vêtement. Lui est en bras de chemise, et c'est vrai qu'il fait chaud sur le plateau. La climatisation fait encore des siennes.

— Tu t'habilles chez les clodos, maintenant ? dit-il. Arborer une tenue soignée, je n'ose pas dire propre, me semble un minimum pour venir au travail. Je me demande comment tu peux supporter ce gros sweat. Je crève de chaud.

— Je suis frileuse, dis-je.

J'espère qu'il ne remarque pas la sueur qui perle au-dessus de ma lèvre supérieure. J'ai chaud, mais je ne veux pas enlever ce sweat. Je ne porte dessous qu'un t-shirt à manches courtes, et je ne veux pas découvrir mes bras. Ce matin, dans ma hâte, j'ai stupidement ôté mon gilet avec ma doudoune. Heureusement, Sam semble ne pas s'en apercevoir. Il poursuit sur sa lancée :

— Si jamais une des huiles du groupe nous rendait visite, de quoi aurions-nous l'air ?

Je soupire discrètement. Entre nous, ce n'est pas demain la veille qu'un de nos actionnaires fera une descente dans notre trou à rats au fin fond de notre zone d'activité.

— Où en es-tu de ton papier ? demande-t-il.

— J'ai presque terminé.

J'ai à peine écrit cinq lignes, mais comme je connais ce sujet par cœur, rédiger un article de cinq cents mots sera facile.

— N'oublie pas, dit Sam, de parler de l'influence néfaste des réseaux sociaux qui crament le cerveau de nos gamins.

— Je ne suis pas sûre, Sam, que ce soit le cœur de ce drame. Je crois qu'il s'agit d'une histoire de violence entre adolescents.

— Peux-tu me l'envoyer dans dix minutes ?

— Eh ! Tu charries là.

— Une demi-heure ?

Je hoche la tête.

— N'oublie pas d'appuyer là où ça fait mal. Parle des réseaux sociaux. C'est ce que veulent entendre les parents et les profs.

Par la baie vitrée, je regarde le triste paysage qu'offre la zone commerciale. À une époque, les journaux étaient installés au cœur des villes. Ils ont été chassés à la périphérie, dans ces aires à l'horizon barré par un ciel gris. Des entreprises appartenant à des secteurs plus lucratifs comme les nouvelles technologies les ont remplacées en centre-ville. Pour accéder à notre immeuble, on doit prendre le train, puis un bus. Après un trajet d'une vingtaine de minutes, on descend à l'arrêt *Blueberry*, et de là, on traverse la zone sur environ deux kilomètres. On arrive enfin aux portes de notre journal. Notre plateau donne sur un entrepôt. La vue est bouchée par des conteneurs entassés les uns sur les autres. Leurs boîtes rectangulaires sont aussi déprimantes que les tours en béton dans les cités. Sam pense-t-il vraiment que nous pouvons rebondir ? J'en doute. Il fait semblant. Nous faisons tous semblant de croire qu'un avenir est encore possible pour le journal, alors que ce sont des free-lances sous-payés qui le font tourner.

Dès que j'ai écrit mon papier, en prenant soin d'ajouter quelques lignes sur la violence des réseaux sociaux, je l'envoie à Sam. Au bout de quelques minutes, il me fait signe de le rejoindre. Quand j'ai débuté dans le journalisme, je rêvais d'un espace de travail digne du *Washington Post* : un plateau qui s'étendrait à perte de vue, des baies vitrées donnant sur un paysage urbain moderne, des murs blindés d'écrans, des carrousels où l'information tournerait en boucle, du bruit, des cavalcades et, pour le rédacteur en chef, un bureau grand comme un court de tennis avec une porte en chêne et des poignées en laiton. La bulle de Sam est toute petite. Elle est meublée d'une simple table en plastique avec des coins en imitation bois. La moquette est de ce bleu roi bon marché qu'on trouve dans toutes les entreprises qui battent de l'aile. La seule touche personnelle dans ce bureau ce sont les trophées de forme phallique qui semblent posés au hasard sur les étagères. Mon chef les a reçus à l'époque où on savait encore récompenser un bon article, toujours *dixit* Sam. Il me fait de la peine, parfois, avec sa lourde

carcasse, qui accuse la cinquantaine, sa chemise blanche tendue sur son ventre rebondi et sa mèche grisonnante enroulée autour de son crâne pour dissimuler sa calvitie. Quand il n'est pas débordé par la parution du journal, il rêve d'un scoop qui lui permettrait de revenir sous les feux des projecteurs. Ce matin, il semble fatigué. Les poches sous ses yeux lui donnent l'air d'un Cocker. Même sa large mâchoire, qui dénote l'homme d'action, paraît gommée par la lumière blafarde du néon. Il a aussi un beau sourire qui transforme son visage et fait tellement plisser ses yeux qu'ils se ferment. Je suis impatiente d'entendre ce qu'il va me dire. J'ai abandonné depuis longtemps l'idée d'obtenir une augmentation. Je table plutôt sur un projet de reportage. J'en salive d'avance. Je rêve d'aller sur le terrain.

— Wilcombe Crescent, ça te dit quelque chose ?

Je le fixe, étonnée, dans ma tête, ça tourne à toute allure. Qu'a-t-il bien pu s'y passer ? Une inondation, un enfant disparu, un glissement de terrain, un carambolage ? Autre chose ?

— Comme tu le sais, j'y ai habité quand j'avais 16 ans, dis-je.

— Et du coup, qu'est ce que tu peux m'en dire ?

— C'est un ensemble de maisons victoriennes construit près d'un parc qui porte le même nom, dis-je d'une voix que j'espère dénuée d'émotion. Il domine le village de Lansbridge, qui se situe à une quarantaine de kilomètres de Bath. Je dirais, à vue de nez, qu'il doit y avoir 7000 âmes dans ce bled, et une trentaine de familles qui habite le Crescent.

— Tu as encore des parents, là-bas, je crois, dit-il.

— Ma cousine.

— Es-tu proche d'elle ?

Je secoue la tête. Nous nous téléphonons une fois par an pour nous souhaiter la bonne année. Notre dernier coup de fil était glacial, du moins de mon côté. Et il m'avait fallu trois verres de gin bien tassés pour me donner le courage de la rappeler.

— Tu n'es restée en contact avec personne d'autre ? demande Sam.

Après le drame, qui a coûté la vie à Charlotte, j'ai coupé les ponts avec Mia, et je n'ai revu Victoria que pour son mariage avec un ancien camarade de classe, Humphrey, que j'ai toujours trouvé assommant.

— As-tu entendu parler de *Suspitions*? me demande Sam.

— La rubrique lancée par *The Morning Sun*?

C'est notre concurrent le plus direct.

— Ils font un tabac, dit Sam. Les *cold cases* sont à la mode. Les lecteurs adorent se plonger dans ces enquêtes sur des crimes qui n'ont pas été élucidés.

— Et?

— Notre actionnaire est prêt à nous allouer un budget pour un essai. Il a trouvé un cas parfait pour nous.

Je ne réponds rien et tente de rester impassible. Je suis suspendue à ses lèvres, alors qu'un terrible sentiment d'angoisse tord mon estomac.

2

Laure (suite)

Yvan s'est emballé pour l'affaire Charlotte Wilson, dit Sam.

Yvan Goodman est le directeur d'un ensemble de médias, dont notre malheureux journal, qui forme une des branches d'un empire plus vaste dont l'actionnaire est un groupe américain. Prononcer son nom à voix haute jette toujours un froid, un peu comme quand on murmure celui de *Lord Voldemort*. La plupart du temps, une très mauvaise nouvelle accompagne l'énoncé de son patronyme, comme par exemple : il va falloir faire des économies.

— Qu'est-ce qui lui prend ? dis-je.

— Il a suivi de près le lancement de *Suspicious*. Il paraît que les ventes du journal ont décollé dès la première rubrique et que les agences de publicité achètent des encarts à tour de bras.

Le ton de Sam est acide comme s'il mordait dans un citron.

— Bref, poursuit-il, Yvan se passionne pour mon projet de *cold case*. C'est comme une fièvre. Le thermomètre ne descend pas. Il m'appelle trois fois par jour pour me demander où j'en suis.

Je comprends mieux pourquoi Sam a des poches sous les yeux. Je lui lance :

— Pourquoi ce cas ? Cette enquête a été résolue, et le coupable condamné.

— Il y a des éléments nouveaux, dit Sam. Le juge, qui a instruit le procès contre Olivier Ferguson, est maintenant à la retraite. Il a écrit un livre. Il indique dans l'un des chapitres que, de tous les procès qu'il a présidés, celui de Charlotte Wilson était le seul où il a eu des doutes. Il se demandait si l'enquête avait été menée aussi soigneusement qu'elle aurait due.

— C'est maigre.

— Il y a également un journaliste qui a fait un reportage sur les mineurs condamnés pour meurtre. Il avait interviewé Olivier. Le garçon lui a juré sur la tête de sa mère qu'il était innocent. Dans ses intonations, il y avait un tel accent de vérité que le journaliste a été ébranlé. J'aimerais, Laure, que tu ailles là-bas, et que tu enquêtes. Nous disposons d'une enveloppe confortable.

Il a lancé ces derniers mots à voix basse, comme s'il voulait m'appâter. Il ignore que j'ai tenté plusieurs fois de revenir au Wilcombe Crescent, du moins en pensée. Je tapais Lansbridge, Wilcombe Crescent sur Google. Mais, dès que le zoom s'approchait de trop près des habitations ou du parc, je rabattais bien vite l'écran de mon ordinateur. Je savais que je ne pourrais pas le supporter.

— Ces nouveaux éléments me semblent bien vagues, dis-je. D'autres histoires sont plus accrocheuses. Je pense à l'affaire Margot Reid ou bien à celle de Louis Elliot.

— Nos concurrents sont déjà sur le coup. Ils ont des équipes bien fournies et du pognon à revendre.

Sam passe une main dans ses cheveux. Sa mèche glisse comiquement sur son oreille et la recouvre. Il fait vieux, tout d'un coup.

— On doit bouger, Laure. Sinon, on est mort.

Je suis au courant des troubles que traverse notre journal. Quant à Sam, il est convaincu que l'on peut inverser la vapeur. Il est dans la position d'un croyant qui espère un miracle. Pour

qu'il se produise, il faut juste, selon lui, y penser très fort. Je sais également que, si Sam a parfois la dent dure, comme beaucoup de patrons, il est aussi à la tête de notre frêle embarcation qui menace de couler, en balançant tous ses passagers par-dessus bord. Et c'est grâce à lui que nous avons encore un job. Cette planche de salut que nous jette Yvan, qui n'est pas l'homme le plus généreux de la terre, est inespérée. Je me cramponne si fort aux accoudoirs de mon fauteuil que mes mains sont douloureuses.

— Et si tu cherchais quelqu'un d'autre pour ce projet, Sam ?

Il s'adosse contre le dossier de sa chaise, tripote son stylo, et me lance un regard si froid qu'il me glace.

— Je ne souhaite pas gâcher ta matinée, Laure, qui a commencé soit dit en passant vers onze heures, si ma montre marche bien. Au cas où cela t'aurait échappé, c'est moi le boss ici. C'est moi qui décide qui va sur le terrain et qui reste au bureau. Tu es parfaite pour ce job. Tu es intelligente, tu as un bon instinct pour saisir les situations, tu as du style, et, malgré tes errements, je sais que tu veux réussir dans ton métier.

Si j'étais moins sur la brèche, je remarquerais que c'est la première fois qu'il me fait autant de compliments. Il me donne toujours l'impression que je le déçois, et que je peux mieux faire.

— Je n'ai pas beaucoup d'expériences de terrain, dis-je.

— Et tu crois que ça m'a échappé ?

Il se lève, me domine de sa grande taille. Il pose ses grosses fesses sur le bord de son bureau, et enfouit les mains dans les poches de son pantalon.

— Écoute, notre actionnaire est impatient de démarrer cette nouvelle rubrique. C'est notre chance. On n'en aura pas deux. Et ce cas est fait pour toi : tu connais les protagonistes et les lieux. Tu es la mieux placée pour faire un reportage de qualité qui montrera à nos concurrents qu'on n'est pas encore mort.

Mon estomac est tellement serré que je sens une douleur dans le creux du plexus.

— Pour un *cold case*, dis-je, il faut des critères pertinents comme des zones d'ombres, des contradictions dans les témoignages, plusieurs suspects... pour le meurtre de Charlotte, on ne parle pas d'un obscur homicide. La police a désigné le coupable, et il y a eu une condamnation. Travailler à partir des doutes du juge ou de la déclaration d'innocence d'Olivier me semble des bases fragiles. Nous avons besoin d'un élément concret pour redémarrer l'enquête. De mon point de vue, nous ne l'avons pas.

Sam mordille l'ongle de son pouce, signe chez lui d'un tiraillement.

— Rappelle-moi les faits, tu veux bien ?

Je suis sûre que Sam connaît ce dossier par cœur, mais je m'exécute.

— Un couple, qui promenait son chien dans le parc, a vu Charlotte se débattre sur le toit d'un monument néo-classique appelé le *Temple*. Cet édifice a un toit en terrasse. Je suis arrivée sur les lieux en même temps qu'eux. Charlotte m'avait envoyé un texto en fin de journée pour me demander de l'accompagner. Elle avait un rendez-vous, et elle ne voulait pas y aller seule. Je suis arrivée en retard. Dès que je l'ai aperçue en train de se débattre, je me suis ruée dans le bâtiment et j'ai monté aussi vite que j'ai pu les marches de l'escalier. Arrivée sur le toit, j'ai trouvé Olivier. Il avait les mains appuyées sur la balustrade. Il regardait vers le sol, d'un air hébété. Il n'y avait plus de traces de Charlotte. Elle avait basculé dans le vide.

— Il y avait un autre ami à elle sur cette terrasse, n'est-ce pas ?

— Léo était là, en effet. Il était en train de vomir tripes et boyaux dans un coin, car il avait fumé du shit frelaté avant de venir.

— Pourquoi était-il là ?

— Il a raconté qu'il avait croisé Charlotte qui lui avait demandé de l'accompagner. Il ne se souvenait de rien d'autre. Pour la police, Léo n'était pas en état de la pousser. Il a dû faire

trois semaines d'hôpital après le drame pour se remettre sur pied.

— Qu'a dit Olivier pour sa défense ?

— Il a soutenu que Charlotte lui avait donné rendez-vous pour justifier sa présence sur les lieux. Il avait trouvé un mot rédigé de sa main dans son vestiaire. Il l'a montré à la police, mais les inspecteurs ont estimé que l'écriture de Charlotte avait été imitée. Pour aggraver son cas, nous étions plusieurs élèves à les avoir vus se disputer à la sortie des cours, Charlotte et lui.

— Il avait déjà eu des problèmes, n'est-ce pas ?

— Ses antécédents ne plaident pas en sa faveur. Dans son précédent lycée, il avait été exclu pour détention de drogue. Pendant l'été, il avait eu un accident de la route. Il conduisait sa voiture alors qu'il était éméché. Il revenait d'une soirée avec sa petite amie. Il a perdu le contrôle, et le véhicule s'est écrasé contre un arbre. Il s'en est sorti sans une égratignure, mais la jeune fille, qui l'accompagnait, a fait des mois d'hôpital. Les médecins craignaient qu'elle ne remarque jamais. On le soupçonnait aussi d'avoir placardé des photos de Charlotte nue sur les portes des vestiaires des garçons quand elle avait refusé de renouer avec lui.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il a reconnu les problèmes de drogue et l'accident de la route. Il ne pouvait pas faire autrement. Il a nié pour les photos et, bien sûr, pour le meurtre.

— Il a donc toujours clamé son innocence.

— Comme beaucoup de coupables.

— Si ce n'était pas Olivier, qui aurait pu pousser cette jeune fille ?

Mon estomac se contracte encore, une douleur aiguë me transperce. Puis ma vision se brouille. Je lutte pour faire barrage au doute qui m'assaille. Olivier doit être le coupable. C'est mon témoignage qui l'a envoyé en prison. Si je n'avais pas surgi à ce moment précis sur la terrasse, il aurait eu le temps de s'enfuir.

— La police a dit qu'il était le meurtrier, Sam. J'apprécie ta proposition, et je te remercie d'avoir pensé à moi. Mais, au risque de me répéter, cette affaire ne répond pas aux codes d'un *cold case*. Elle est vieille de 15 ans, certes. Mais il n'y a jamais eu d'autre suspect.

Je sors mon smartphone, et tapote l'écran. Je veux lui signifier que ce sujet est clos pour moi.

— Si tu étais ma fille, dit Sam. Je te dirais de ranger ce téléphone.

J'ai envie de lui hurler : *mais lâche-moi bon sang !*

— La vie de ce garçon a été détruite, Laure. Sais-tu ce qu'il est devenu à sa sortie de prison ?

Je secoue la tête. Puis je me lève. Sam me regarde dans les yeux.

— Je ne peux pas te forcer à faire ce reportage, dit-il. Mais si on analyse les choses objectivement, ta rubrique est en perte de vitesse.

— Comment ça ?

— Tu es celle qui a le moins de *likes* sur les réseaux sociaux depuis six mois.

Les *likes*, la nouvelle religion du journalisme, et la croix à porter pour ceux qui ne génèrent pas assez de buzz. Mais quelle époque !

— Tu connais, Yvan, ajoute Sam. Chaque trimestre, trois journalistes sont sur la sellette. Et de toi à moi, ses critères sont simplistes.

— Tu es en train de me dire que je suis sur sa liste.

Je suis glacée d'un seul coup. Les choses vont-elles si mal pour moi ? Si je suis la prochaine à être virée, qu'est-ce que je vais devenir ? Rejoindre le bataillon des *free-lances* qui crèvent de faim ? Mon regard de bête traquée n'échappe pas à Sam.

— Écoute, Laure. Je t'aime bien, et je sais que tu as du potentiel. Cette histoire peut te mettre sous le feu des projecteurs.

Il me scrute, hésite, et lance enfin :

— Et de toi à moi, c'est peut être l'occasion de repartir d'un bon pied. Depuis ta rupture avec ton mec, tu es toujours la dernière à te pointer au journal. Tu as la tête de quelqu'un qui a éclusé du gin toute la nuit. Certains matins, on dirait que tu ne t'es même pas passé un coup de brosse dans les cheveux. Tu es rongée par quelque chose. Mon flair de journaliste me dit que c'est lié à cette histoire. Reprends ta vie en main ! Va là-bas ! Chasse tes fantômes, et deviens l'excellente journaliste que tu pourrais être.

Sam a su appuyer sur ce qui fait mal : comment réussir à exorciser le passé, et aller enfin de l'avant ? Il sent mon hésitation, et me lance :

— Enlève ce sweat crasseux ! Va emprunter la veste de Kate. On a rendez-vous avec Yvan dans une heure. Il faut battre le fer quand il est chaud.

3

Laure

Dans les toilettes, je scrute mon reflet dans la glace. Elle me renvoie l'image d'une fille trop mince, aux cheveux noirs, coupés courts. Ils forment une couronne en épis autour de mon front et me donnent un petit air de Juliette Binoche. Je palpe mes joues creuses. Je suis trop pâle malgré mon teint d'Eurasienne. Mes yeux mangent mon visage, et mes lèvres sont si fines que j'ai l'air triste. La conversation que je viens d'avoir avec Sam m'a remuée, et ses remarques m'ont piquée au vif. Suis-je devenue pour mes collègues une fille paumée qui picole en cachette ? Je pense aux mornes soirées qui rythment mon existence ces derniers temps. À ces séries que je regarde jusqu'à ce que, abruti de fatigue, je sombre dans un sommeil agité, à ce dernier verre de gin-tonic que je sirote et qui n'est que la suite d'une longue série. Parfois, comme hier, la bouteille entière y passe, et mon premier geste, quand je me réveille le matin, est d'éteindre la sonnerie de mon téléphone, et de me rendormir. Chaque jour, je me dis : c'est un mauvais moment à passer, demain, je vais me reprendre. Mon ambition s'est fait la malle, je ne sais plus à quel moment dans ma vie. Toute bienveillance semble m'avoir abandonnée. Je trouve les histoires de mes collègues de bureau assommantes.

Il y a combien de mois que je n'ai pas papoté avec eux autour de la machine à café ? À une époque pourtant je m'inquiétais des enfants malades de Margot ou des rendez-vous amoureux foireux de Patricia. Mais ces derniers temps, je n'avais plus la patience d'écouter leurs confidences.

Soudain, la tête me tourne, j'ai le vertige, un jet acide me remonte dans la bouche. Je vais vomir ! Je me précipite aux toilettes. Agenouillée sur le sol, la tête dans la cuvette, je crache de la bile jaune. Puis je m'adosse contre le mur, et attends que mon malaise passe. Ma langue est épaisse dans ma bouche. Je suis déshydratée. J'étais tellement en retard ce matin que je n'ai ni bu ni mangé. Quand les points noirs, qui dansent devant mes yeux, disparaissent, je me lève, et vais vers le lavabo. Je m'asperge le visage d'eau froide. Puis j'avale une grande gorgée au filet qui coule du robinet. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond dans ma vie ? À un moment, j'ai cru avoir laissé le passé derrière moi. J'avais un travail qui me plaisait, un appartement agréable, des copines, et même un mec. Mais ma rupture avec Thomas a ravivé des souvenirs que je pensais avoir remis aux oubliettes. La solitude, le sentiment de vide et la souffrance ont fait remonter à la surface la culpabilité et les secrets, comme une tempête, qui en remuant la boue, fait resurgir à la surface d'un lac aux eaux lisses des détritiques, des objets perdus et des choses enfouies qu'on aimerait oublier. La vibration de mon smartphone me sort de mes pensées morbides. Sam m'a envoyé un SMS. *Je t'attends au parking.*

Je me rue vers les toilettes, ferme soigneusement la porte à clé. J'enlève mon sweat et enfile à la place la veste noire de ma collègue. Elle est un peu grande pour moi. C'est parfait. Les manches recouvrent bien mes poignets. On ne distingue pas un centimètre de peau. Je prends le temps de passer un coup de brosse dans mes cheveux, de mettre une touche de rouge sur mes joues et sur mes lèvres. Je remplis aussi une bouteille d'eau. Un dernier coup d'œil dans la glace me rassure. J'ai presque retrouvé une apparence humaine.

Yvan est un homme massif, aux cheveux soigneusement peignés sur son crâne d'œuf. Il est toujours vêtu d'un costume bleu marine sur mesure. Il paraît sympathique au premier abord avec son sourire éclatant et la grande tape qu'il vous donne sur l'épaule, jusqu'au moment où on croise son regard. Là, un frisson vous parcourt. Son bureau a été conçu pour impressionner. La pièce est aussi grande que mon appartement, la vue sur les Docks est époustouflante, et son bureau design ressemble à une coque blanche de forme arrondie, que vient agrémenter avec légèreté un caisson en chêne clair. La moquette vert bronze a un aspect si velouté que j'ai envie de glisser mes pieds hors de mes chaussures et de les enfouir dans les poils soyeux. Yvan est le genre d'individu à occuper tout l'espace et à laisser peu d'oxygène aux autres. Même Sam semble avoir du mal à respirer, assis face à lui.

— Merci, Laure, de vous être déplacée, dit Yvan.

Cette familiarité est factice. Mais je joue le jeu, et lui souris hypocritement. J'ai bien retenu que mon nom figure sur la liste des journalistes qui, de son point de vue, ne « délivrent » pas assez.

— Je pense beaucoup de bien de vous, dit-il. Je lis toujours vos articles. Ils sont fouillés, et vous avez le sens du détail et de la formule.

— Merci Yvan. Je passe du temps pour saisir le profil des victimes, leur tempérament et leurs origines sociales.

— C'est à ça qu'on reconnaît un bon journaliste.

Nous nous sourions, à nouveau, hypocritement. Sam se détend. Il me surveille comme s'il avait à côté de lui un conteneur de nitroglycérine.

— Je souhaite que nous inaugurons une nouvelle rubrique dédiée aux *cold cases*. Le *Courier* a le bon format. J'ai de grandes ambitions. Si le public nous suit, nous pourrions développer des podcasts. Je voudrais démarrer cette série de reportages avec l'affaire Charlotte Wilson. Et j'ai pensé à vous.

— Pourquoi cette histoire ?

Je sens Sam croiser et décroiser nerveusement ses jambes à côté de moi.

— Nos confrères de *Suspicious* ont mis ce cas sur leur liste. Ne me demandez pas comment je le sais, j'ai mes sources. Il sourit d'un petit air important. Mais, en ce moment, ils sont occupés avec l'affaire Mildred Gray. Nous avons donc une longueur d'avance, et nous vous avons, vous qui étiez une des protagonistes de ce drame.

— Justement, Yvan. C'est moi qui ai vu Olivier sur cette terrasse.

— Vous n'avez jamais eu de doutes ?

Là, ma gorge se serre. Mon silence n'échappe pas à Yvan. Il me lance un regard radieux. Il est redoutable. Ce n'est pas un hasard s'il est notre patron.

— Tout est trop simple dans cette affaire, dit-il. La veille du drame, deux adolescents se disputent. Le garçon menace la fille. Puis il lui fixe un rendez-vous, contrefait son écriture pour justifier sa présence sur la terrasse, et la fait basculer dans le vide. C'est comme s'il avait prémédité son crime. Un coup de colère chez un jeune, je veux bien, mais un crime de sang froid ! Il était du genre organisé, ce garçon ?

— Non, dis-je. Il était brouillon.

— Et d'un coup, il mettrait au point une mécanique bien huilée ? La police n'a pas vraiment enquêté. Elle a arrêté le coupable que vous lui avez apporté sur un plateau.

— Sans vouloir vous contredire, Yvan, il y avait des preuves : une dispute, des photos placardées sur les vestiaires des garçons. Quant à Olivier, il n'était pas très net.

— J'ai lu son dossier. Détention de drogue et conduite en état d'ivresse. Ce n'est pas exactement le profil d'un meurtrier.

— Comme je l'ai dit à Sam, les éléments pour réouvrir ce dossier me semblent fragiles. Nous avons les doutes d'un juge et la déclaration d'innocence du coupable.

— Il y a une nouvelle donnée, dit Yvan.

— Laquelle ?

— Une lettre anonyme a été envoyée à la police, il y a quelques jours.

Mon cœur se met à battre plus vite. Je fixe Yvan avec une telle intensité que j'ai les yeux qui me brûlent.

— Et ? dis-je.

— Cette lettre laisse sous-entendre qu'Olivier pourrait ne pas être le coupable. Il y aurait eu quelqu'un d'autre dans les parages, ce soir-là.

Je le regarde, abasourdie.

— Comment le savez-vous ?

— Ah, Laure ! J'ai mes sources, dit Yvan.

Il me sourit d'un air suffisant. Mon cœur se contracte. Une douleur violente m'étreint.

— La police va-t-elle réouvrir l'enquête ? dis-je.

— Cette noble institution est en sous-effectif, vous le savez bien.

— Qui vous dit que cette lettre n'est pas l'œuvre d'un plaisantin ?

— D'après ma source, dit-il, la personne qui l'a écrite cite un élément qui ne figurait pas dans les articles des journaux de l'époque. La police prend ces informations au sérieux.

— Avez-vous une copie de ce document ?

Yvan secoue la tête.

— Ma source ne me l'a pas montrée. Mais je lui fais confiance.

Je le jauge. Dit-il la vérité ? Son visage souriant est aussi impénétrable que celui d'un bouddha.

— Je souhaite que vous vous plongiez tout de suite dans cette enquête, dit-il. Nous avons une longueur d'avance sur nos concurrents.

— Et si cela ne donnait rien et s'il s'avère qu'Olivier était bien le coupable ?

Il me jette un regard glacial. La fausse camaraderie laisse la place à la relation dominant-dominé. Tu es sur sa liste, me chuchote une petite voix à l'oreille.